

Somewhere Along the Highway

Alice

Automne 2014

Avant-propos

(N'imprimez ce document que si votre vie en dépend !)

La nouvelle qui suit est basée sur l'album « Somewhere Along the Highway » de Cult of Luna. Par « basée », j'entends qu'elle a entièrement été rédigée en utilisant cet album comme fond sonore, et que les ambiances et événements en sont directement inspirés. J'ai essayé autant que possible de ne pas faire attention aux paroles pour conserver une certaine liberté, et, bien qu'il puisse parfois y avoir des similitudes, il me semble arriver aux antipodes de ce que l'album raconte. Le récit est divisé en sept parties portant les noms des différentes pistes de l'album.

J'ai disséminé tout au long du texte des repères temporels (exemple : **[12:34]**) qui indiquent des points particuliers dans les pistes. Idéalement, le lecteur serait supposé lire à un rythme adapté et suivre ces repères. Cependant, je n'oblige à rien (de peur de me faire gronder). J'ai tenté de conserver une certaine proportionnalité entre la longueur des passages dans la musique et dans le texte, mais il se trouve que la densité augmente beaucoup au fil du récit : le début se lit assez lentement (avec quelques passages trop denses par erreur), tandis qu'assez vite un rythme d'une ligne pour trois ou quatre secondes est atteint. Ceci est simplement dû à mon incompetence, mais le lecteur indulgent pourra se dire que cela reflète le fait qu'il se passe de plus en plus de choses et que le personnage principal est de plus en plus tendu. . .

Chaque titre de chapitre (ce sont plutôt des parties, mais j'ai utilisé `\chapter*{.}`) contient la durée que la piste avait de mon côté. Si vous souhaitez utiliser le fond sonore adapté, veillez à ne pas prendre une source trop éloignée de cette durée. Par exemple, sur YouTube, on trouve une vidéo pour laquelle l'auteur, sans raison apparente, a accéléré les pistes d'environ 10%. Évitez ce type de choses. D'ailleurs, utilisez plutôt des pistes séparées plutôt que quelque chose comme une vidéo de type « full album » sur YouTube : cela vous évitera les enchaînements trop précipités entre les pistes et facilitera la vérification de la durée de votre version.

Sur le plan (j'ai toujours eu le sentiment qu'on devrait parler d'axes plutôt que de plans, mais passons) technique, je voulais voir si L^AT_EX offrait un support agréable pour l'écriture de nouvelles. J'ai employé la classe de document

« report » et suis, sans surprise, assez satisfait.

Pour finir, je tiens à mettre en garde ceux qui s'attendent à un récit trépidant et cohérent : je me suis fixé pour règle de me laisser porter par mes pensées et de ne pas, par exemple, insérer un événement quelque part uniquement dans le but de pouvoir en placer un autre beaucoup plus loin. Les choses sont assez spontanées, très peu préméditées. J'en reparlerai peut-être dans ce que j'ai appelé l'« après-propos » faute de meilleur terme. Au fond, j'ai écrit cela pour me distraire et ne prétends nullement avoir un quelconque talent ; je pense même avoir un style plutôt lourd. Et personne ne vous oblige à en lire d'avantage.

Voilà.

1 – Marching to the Heartbeats (3:13)

[0:00] Je m'éveillai dans un désert relatif : une végétation timide et éparse m'avait entouré pour m'accueillir, de petits buissons disposés à distance respectable les uns des autres – et de moi. Mes sens entrant progressivement en service, je perçu finalement un léger bourdonnement que l'air ambiant, sec sans réchauffer, froid sans vivifier, tentait sans grand succès de rendre régulier.

[1:54] À défaut d'autres repères, j'entrepris de me mettre en marche vers ce grondement d'une oasis de civilisation. Les rayons d'un astre naissant flottaient sur un axe proche de l'horizontale ; pour ne pas me laisser dérouter, j'adoptai un pas lent mais d'autant plus assuré. D'un rythme infaillible bien qu'un peu engourdi, biologique, instinctif, je laissais derrière moi un inconnu pour en explorer un autre. [3:13]

2 – Finland (10:46)

[0:00] Bientôt apparurent une route terne et poussiéreuse et les quelques constructions humaines la bordant. Des flots concurrents et sporadiques de personnes circulaient ça et là. Les gens semblaient pressés de ne plus avoir de raison d'être pressés et fourmillaient de leur mieux en vociférant ou en interagissant avec l'environnement urbain. D'avidés poids-lourds valsaient au ralenti afin de coexister sur leur étroit territoire et initiaient volontiers des échanges entre néant et marchandises.

J'ignorais ce que je cherchais, mais je doutais fort qu'il puisse s'agir de cette mécanique humaine dont je ne parvenais à décoder les sons. Quoi qu'il en fut, je ressentis le besoin d'aller voir au-delà, ne serait-ce que pour réfléchir de nouveau, pondérer et inférer avec ces connaissances nouvelles, issues de la ruche grise dont j'avais d'ailleurs déjà débuté la traversée.

[1:37] Dans un dernier sursaut de vigueur trébuchante, la rumeur sourde se rangea derrière moi, et je pu enfin sans trop d'appréhension observer les alentours. Profitant de cette liberté fraîchement retrouvée, je scrutai ma droite et ma gauche à chaque nouveau pas, guettant le renouveau. Il n'y avait en tout cas plus âme qui vive, à moins que les végétaux, ici plus représentés, aient une âme. Soudain, je trébuchai sur un objet venu me rappeler qu'il pouvait s'avérer utile de garder au moins un œil devant soi : une sacoche aux teintes ternes et monotones gisait, tapie dans le décor. À l'intérieur, un téléphone trônait sur divers effets sans doute personnels pour un inconnu. Attiré par la perspective de me rendre utile, je décidai d'aider tous ces objets à retrouver leur chemin et me plongeai dans la liste des derniers appels émis depuis le téléphone de la sacoche. J'extirpai d'une foule de noms scandinaves la dernière personne contactée, estimant ainsi accroître la probabilité d'obtenir un interlocuteur, et je tentai ma chance. Cependant, il n'y eut qu'un répondeur au message concis pour m'accueillir, dans une langue qui m'était inconnue. Ne me sentant pas l'inspiration nécessaire à l'élaboration d'un message décrivant la situation, je mis fin à cet essai. Je constatai alors qu'un sombre rideau de nuages moroses, rongé par endroits, me suggérait de continuer ma route. De toute manière, me dis-je, rejoindre la civilisation faisait sans aucun doute partie des actions

nécessaires à la restitution de la sacoche ; je me chargeai des appels plus tard.

D'un pas un peu plus cadencé, j'avancais en direction de ce qui m'avait tout l'air d'un nouveau sursaut de civilisation humaine. Des poteaux y acheminant l'électricité me donnaient raison, à mi-chemin de l'horizon. Il me fallut un temps moins important que je ne l'avais cru pour arriver à proximité de ces aménagements, mais une durée tout de même non négligeable dans une journée de mortel. [4:02] Répondant à l'appel de la modernité environnante, le téléphone se fit entendre depuis les entrailles de la sacoche que j'avais autorisée à l'engloutir : une sonnerie pourtant étrangement lugubre et anachronique. Ne m'arrêtant que pour m'assurer qu'une route pouvait être traversée sans danger, je plongeai mon avant-bras dans le sac, à la recherche de l'appareil, qui s'était depuis faulfilé dans les profondeurs de la masse de papier et d'accessoires. Du haut des câbles électriques vieilliss, un groupement moyen de volatiles pépiait des notes d'encouragement tandis que mes doigts, en infériorité numérique, s'escrimaient avec d'innombrables objets autres que le précieux téléphone. Malheureusement pour ces êtres organiques qu'étaient les oiseaux, la proximité géométrique jouait en leur défaveur, et il s'avérait difficile de leur prêter l'attention qui leur était peut-être due.

[5:11] Je parvint tout de même à imposer mon emprise au téléphone avant qu'il ne décide de devenir muet et acceptai précipitamment l'appel. Cette recherche m'avait semblé durer une éternité. Au bout de l'absence partielle de fil, un individu au timbre inquiétant et aux inflexions inquiétées sembla tenter de m'expliquer, sans doute dans le dialecte rencontré plus tôt via le répondeur, une situation des plus complexes, à en juger par son débit et les soupçons de terreur disséminés ça et là. Pris de court, je tentai de lui expliquer, en anglais, à tout hasard, que j'avais trouvé un sac et ce téléphone et que je recherchais le propriétaire. C'était du moins ce que j'avais prévu de faire, car l'homme sembla piqué au vif en entendant une toute autre voix que celle du propriétaire de l'appareil, et conclut l'appel en vociférant ce qui ressemblait à un avertissement. Hagar, je fixai un moment l'écran m'annonçant la fin de la conversation. [5:52] Les choses ne s'étaient pas passées comme prévu, et il m'apparut qu'il serait sans doute plus aisé de rechercher un centre de police pour y déposer la sacoche. Satisfait de ce nouvel objectif, je repris ma route, mon bagage sur l'épaule, à la recherche d'institutions ou de personnes susceptibles de m'indiquer, si ce n'est la voie, une voie.

Me tenant à un pas énergique, j'analysais tout en marchant cette ville étrange. En cet endroit, en particulier, ce qui ressemblait le plus à des habitants était de furtives silhouettes, toujours au bout des rues, jamais trop près de moi. Venaient ensuite les quelques voitures, qui avaient le mérite de témoigner chacune de la présence d'au moins un être humain, et les oiseaux, plus vivants peut-être que certains habitants.

La densité de piétons augmentait lentement mais régulièrement tandis que je m'enfonçais dans la ville ; les silhouettes devinrent bientôt trop nombreuses pour toutes se cacher, et j'aperçus un homme dont mon chemin allait manifestement croiser l'immobilité. J'avisai mon potentiel futur interlocuteur de loin en avançant toujours plus résolument : les mains prisonnières des poches de son manteau, il fixait la rive opposée de la route, mais un chapeau noir plongeait les deux tiers supérieurs de son visage dans les ténèbres. À chaque nouveau détail que je devinais, ma détermination diminuait proportionnellement ; cependant, il n'y avait personne d'autre à proximité, et, faute d'avoir le choix, j'abordai l'inconnu et lui demandai en anglais si un poste de police se trouvait à une distance raisonnable. [7:03] L'homme releva la tête et me fixa un instant. Soudain, son regard se posa fugacement sur la sacoche et se durcit après avoir dépensé quelques fractions de secondes pour exprimer, peut-être involontairement, une certaine surprise. Ce fut à mon tour d'être surpris, car il poussa sans ménagement plusieurs exclamations furieuses. D'un réflexe prudent, j'esquissai un pas en arrière, avant de réaliser que l'homme semblait sur le point de dégainer une arme. Peu curieux de vérifier cette assomption, je fis volte-face et entrepris de fuir. Dans ma panique, j'omis de vérifier si la voie était libre. Avec un grincement strident, je m'envolai par dessus le capot d'une voiture dont les freins empêchaient à plein régime les roues de tourner. Cet attentat se révéla être mon salut, car à peine eu-je atterri lourdement de l'autre côté qu'une rapide séquence de coups de feu fit gémir la tôle du véhicule et crier l'une de ses vitres. À moitié assommé, j'abandonnai ma barricade d'infortune et m'enfilai dans une ruelle. Le bref tumulte était déjà derrière moi, remplacé par le battement non moins assourdissant du sang contre mes tempes, mais j'ignorais si on tentait de me suivre. Conservant cette éventualité en tête, je refusais de m'arrêter et je confia mon avenir proche – ou non – aux passages les plus sombres et tortueux que cette ville me proposait. Mon souffle finit par me rappeler qu'il n'était pas inépuisable et [7:43] je m'appuyai bientôt contre une façade défraîchie. J'eus à peine le temps de recentrer mon intérêt sur quelque chose d'apaisant voire d'insignifiant comme les craquelures du mur opposé : une sonnerie vaguement familière m'empêcha de me plonger dans cette léthargie fantasmée. Ce ne fut qu'alors que je remarquai que j'avais conservé, religieusement bien que totalement inconsciemment, la fameuse sacoche. Estimant que ce n'était guère le moment de répondre à une éventuelle nouvelle source de problèmes, je refusai l'appel et goûtai au silence retrouvé. Mon rythme respiratoire s'apaisait déjà quelque peu.

[8:15] Soudain, tout s'écroula de nouveau : un moteur vrombit, des pneus crissèrent. Préférant entendre mes propres bruits de pas plutôt que ceux d'éventuels poursuivants, je repris tant bien que mal ma course dans cette allée trop fine pour les voitures des ennemis que je m'étais découverts : même le soleil,

maintenant bien éveillé – peut-être plus que moi – peinait à s’y faire accepter. Je finis par distinguer un petit escalier de pierre qui m’invitait à m’enfoncer un peu plus loin dans l’inconnu pour paradoxalement échapper aux inconnus à mes trousses. Les marches difformes et moi-même fines de notre mieux, mais mes membres inférieurs commençaient à éprouver des difficultés pour se coordonner, et ma courte ascension ne put s’exempter de titubations paniquées.

[8:52] Je débouchai dans ce qui ressemblait à une cour intérieure. Des dalles grossières y étaient généreusement ombragées par des murs défenestrés, et déjà je sentais que le tumulte me cherchait de manières brouillonne, que la menace se trompait de voie. Je décidai de continuer en direction d’un portail entrebâillé, à l’autre extrémité de la cour, et m’aventurai de l’autre côté de ce voile rigide qui eut la bonté de ne pas trop se plaindre. [9:10] Alerté par le bruit convergeant d’un deux-roues, je pris la précaution de me réfugier de nouveau dans la cour. L’engin rugit et finit ainsi par trahir son propre éloignement. Alors, seulement, j’ancrai pour de bon mes deux pieds dans le monde extérieur, quittant mon refuge.

Les premières gouttes de pluie choisirent cet instant précis pour tomber, voulant peut-être fêter ma victoire ou me rafraîchir après ce moment de panique. N’ayant aucun intérêt (au contraire, sans doute) à rester là, je suivis la nouvelle route qui se présentait à moi, et choisis tout naturellement de m’orienter vers l’extrémité délaissée par le motard, par précaution, d’autant plus que celui-ci avait foncé droit vers les nuages gris, répartis de manières assez inégale.

Peut-on être perdu lorsque l’on ne cherche rien de précis? Ressentant l’étrange satisfaction d’avoir conservé l’autorisation d’avancer, j’emmenai la sacoche vers l’éclaircie la plus proche, et déjà l’averse s’estompait au dessus de moi. Il n’y eut bientôt plus la moindre goutte d’eau pour ternir cette ville qui me semblait déjà bien plus belle. [10:46]

3 – Back to Chapel Town (7:09)

[0:00] Le paysage se ramifiait sans cesse, chaque pas lui donnant toujours plus de profondeur. Le soleil tutoyait maintenant le zénith, et trahissait le ballet d'une myriade de grains de poussière, sorte de conséquence d'une évaporation étrange du bitume, des bâtiments anciens, et des trottoirs désespérément vides. Une brise à peine perceptible faisait vibrer les cordes innombrables de l'air environnant en se faulant entre les habitations.

Il m'apparût alors qu'un toit dominait distinctement la majorité des autres : la silhouette saillante de ce qui ressemblait à une chapelle se dressait fièrement à quelques encablures de l'endroit où je me trouvais, son ombre apposée comme une main protectrice sur une poignée de surfaces privilégiées.

[1:49] Inconsciemment, je me dirigeai en direction de cet unique repère. Peut-être me rabattais-je simplement sur le seul point d'attraction aux alentours, mais j'eus vite le sentiment, tandis que mes pas de plus en plus fermes me guidaient, que ma place était là-bas. J'ignorais pour combien de temps, et quand, mais il n'y avait guère d'autre moyen de le découvrir que d'aller contempler les lieux.

[2:25] Une force invisible me poussait, forçait mon cœur à battre plus vite sans que je fus à même de m'expliquer ce phénomène. Bientôt, j'adoptai un rythme de croisière perdu dans les limbes situées entre la marche et la course. Sous l'effet de ma propre vitesse, l'air perturbé donnait l'illusion que le vent s'éveillait, tandis que les particules de poussière, furieuses de ma conduite, ne savaient plus dans quelle direction aller.

[3:00] Cette conduite erratique alerta alors mon cerveau, se montrant au grand jour qu'il faisait. Je stoppai net ma course. Mais ce regain de lucidité n'avait rien pour m'apaiser, bien au contraire : la confusion que je semais autour de moi était maintenant en moi : pour quelle raison me montrais-je soudain si pressé ? Je tentai de respirer raisonnablement, de penser profondément, mais les effets restèrent modérés. J'avais le sentiment que les peurs et désirs d'une ou de plusieurs autres personnes s'étaient immiscés en moi, me poussant à la collaboration. Pourtant, rien n'avait bougé, hormis moi-même. J'étais toujours aussi seul, dans le sens communément accepté pour ce terme.

Un froissement indescriptible, tout près de moi, me montra que j'avais finalement une compagnie non nulle. Désorienté encore davantage un court instant, je mis quelques secondes à réaliser que cette agitation provenait de la sacoche, ou plutôt de son contenu. [3:36] Le rabat lâche de mon bagage se souleva brusquement mais sans réelle force, et un oiseau en jaillit, se stabilisant promptement dans un vol ascendant. Ses plumes d'un noir mat le portèrent avec une fluidité surprenante, toujours plus haut et loin de moi. Je m'accordai un bref instant pour tâter la sacoche et constatai qu'elle était dorénavant vide. Hagaré mais fasciné, je recentrai mon attention sur le volatile. Il semblait prendre la direction de la chapelle et s'élevait graduellement à la hauteur de sa pointe. Il donnait parfois l'impression d'un abandon, se laissant brièvement chuter comme pour se reposer dans l'oubli de tout, mais ne tardait jamais à se reprendre. Arrivé aux côtés de la chapelle, je le vis commencer à décrire une spirale descendante, frôlant les murs. Les bâtiments nous séparant, aidés par le manque de linéarité des rues, eurent tôt fait de le dissimuler.

[4:11] Ce fut le signe de trop. Persuadé – ou tentant de me persuader – que je trouverai en cette chapelle un début de réponse aux questions que je peinais à formuler, je me mis à courir sur le champ à braver la ville à la poursuite de l'oiseau, empruntant les voies terrestres. Cette fois-ci, il ne faisait aucun doute que moi seul me dictais cette conduite. La tension n'était pas retombée pour autant. Tout cela me pesait, et je ne me sentais pas à mon aise, passant ainsi de rue en chemin, de chemin en passage, aveuglément, naïvement. Ne ralentissant qu'à des fins d'orientation, je constatais avec satisfaction mais appréhension que la chapelle m'apparaissait de plus en plus clairement : à la fois majestueuse et sereine, intimidante et chaleureuse. Malgré tout, le chemin parcouru me semblait déjà vertigineux, et les environs inutilement labyrinthiques. Certains dédales et détours me donnaient l'illusion de dessiner des cercles concentriques, de graviter autour de cette chapelle massive. Insensible à cette force d'attraction, quelques très rares passants continuaient à vaquer à leur apparente absence d'occupation, ne m'adressant aucun regard – ce qui n'était pas pour me déplaire : leur présence en cet instant ne m'était d'aucun secours et me semblait presque intrusive, comme s'ils me dérangeaient dans une lutte strictement personnelle.

Je débouchai enfin au devant de la chapelle. Tout en reprenant de force une partie de mon souffle, j'avisai ce décor relativement nouveau : les murs imposants tenaient les constructions alentours à une distance respectable ; seuls quelques parterres longilignes osaient s'en approcher, bordant la chapelle de teintes principalement herbacées. Des rues au tracé plus qu'incertain étaient apparues contre leur gré pour combler le vide ainsi créé. L'oiseau avait disparu depuis longtemps. Bientôt, à mes yeux, tout disparu, hormis la chapelle et sa lourde porte de bois ridé. Je survolai la distance restante, et poussai

solennellement les deux battants.

[5:58] Une bouffée d'air purifié par la charpente et le poids des années vint à ma rencontre. Je repoussai délicatement la porte, n'osant la fermer de peur qu'un bruit ne perturbe cette atmosphère. Toute appréhension s'était d'ores et déjà évanouie, apaisée par la quiétude mystique du lieu. Quelques humbles vitraux faisaient voir le soleil sous un jour nouveau. Le bruit de ma respiration encore saccadée semblait ricocher sur les rangées de longs bancs et emplir la pièce. Peu à peu, je retrouvais la sérénité perdue peu après mon réveil. Je fermai les yeux un instant, inspirai sans rencontrer aucune opposition, et entrai en symbiose avec cet espace d'insouciance. Ce fut comme si un second jour débutait, cette fois-ci dans un lieu qui m'était familier... Depuis une minute seulement, certes, mais quelle importance? [7:09]

4 – And With Her Came the Birds (5:58)

[0:00] Je ne pouvais rester dans cette chapelle éternellement ; je me devais de m'en imprégner tant que j'en avais l'opportunité. Je visitai alors visuellement les lieux, répandant mon regard sur chaque pierre se trouvant à ma disposition. Une porte entrouverte finit par attirer mon attention sur un côté de la pièce. Elle donnait manifestement sur un escalier en colimaçon. Me rappelant l'imposante tour de la chapelle, je passai cette porte avec intérêt et montai, sans me presser, les marches de pierre à la fois rugueuses, abruptes et d'une certaine élégance.

L'ascension fut longue, mais avait quelque chose de reposant de part sa monotonie. Dépenser mon énergie pour gravir les marches successives m'apaisait. [2:12] Un regain de luminosité me fit réaliser, presque à regret, que le sommet était proche. Je débouchai juste sous le toit, supporté par des piliers qui m'encerclaient en respectant des intervalles réguliers bien qu'anguleux. Ces intervalles laissaient aimablement voir la ville tout autour de moi, et le vent en profitait pour s'engouffrer paisiblement dans l'espace que je venais d'investir.

Prenant tout mon temps sans savoir de combien j'en disposais réellement, j'observai soigneusement chaque détail du paysage : au loin, un chat gris flânait, profitant du soleil de ce début d'après-midi ; l'autoroute lointaine transportait quelques rares véhicules égarés, sans que leur vrombissement ne puisse me parvenir clairement ; plusieurs voix indistinctes, répercutées par les maisons, semblaient venir à la fois de partout et de nulle part. Toute trace de vie se tenait comme loin de moi et restait floue, mais je ne m'en sentais que plus libre encore.

[3:32] Un détail finit par sortir du commun, me sortant du même coup de ma torpeur satisfaite : les oiseaux, qui s'étaient montrés discrets jusqu'alors, se manifestaient maintenant de manière inhabituelle. Des volatiles noirs s'élevaient de concert à travers toute la ville, comme effrayés par un vaste tremblement de terre qu'eux seuls ressentaient. Leur déplacement n'avait pourtant rien de désordonné, et tous se dirigeaient vers moi – ou, de manière moins

égocentrique, vers la chapelle. Je remarquai toutefois rapidement que leur altitude n'était pas comparable à celle de l'oiseau qui m'avait, en quelque sorte, guidé jusque-là ; au contraire, la plupart d'entre-eux commençaient déjà à redescendre. Extrapolant du regard, je constatai qu'il était fort probable qu'ils s'amassent bientôt sur la modeste place qui entourait la chapelle. Je me serais sans doute interrogé sur les raisons de ce rassemblement si je n'avais pas, à cet instant, remarqué qu'une femme se trouvait maintenant au bout d'une rue, non loin de là. Plutôt que de répondre à la question du « pourquoi », elle y ajoutait une composante : les oiseaux formaient maintenant une masse dense et plane, vaguement circulaire, dont l'inconnue marquait le centre. Elle avançait d'un pas extrêmement lent, comme par peur de piétiner ces animaux qu'elle ne regardait pourtant pas le moins du monde : son regard, obscurci par d'importantes mèches de cheveux plus noirs encore que les oiseaux, s'écrasait mollement contre la façade de la chapelle. Les oiseaux ne lui montraient pas grand intérêt non plus : ils se contentaient pour la plupart de contribuer au déplacement de la masse selon l'ébauche de trajectoire de l'humaine.

Curieux d'observer ce phénomène de plus près, je me précipitai vers les escaliers et les parcourrai cette fois-ci avec célérité, mais, à ma propre surprise, sans accroc. Lorsque je repoussai vigoureusement la porte d'entrée encore entrouverte, je fus stupéfait de constater que la femme avait disparu. [5:13] L'inconnue s'était volatilisée, ne laissant dans son court et énigmatique sillage qu'une foule d'oiseaux désorientés dont beaucoup, déçus ou s'ennuyant déjà, reprenaient leur envol là où ils l'avaient laissé. D'autres, scandalisés par ma soudaine intrusion dans le monde extérieur, allèrent précipitamment se poser un peu plus loin. Fasciné, je marchai droit devant moi, retraçant en sens inverse le trajet de la disparue. Les oiseaux les moins impressionnables, restés sur place, ne manquèrent pas de m'observer d'un œil dont je n'aurais su dire s'il était inquisiteur, intrigué ou porteur d'une quelconque forme d'encouragement. Récupérant l'attention que je venais de leur prêter, je fus attiré par un objet qui étincelait au milieu de la route foulée par cette femme. M'approchant, je constatai qu'il s'agissait d'une clef. Un lourd porte-clefs m'informa qu'elle avait été conçue pour la chambre 34 d'un hôtel. Même l'adresse y figurait. Après tout ce trajet, certaines questions me semblaient superflues, et je désignai sans la moindre hésitation cet hôtel comme ma prochaine étape. [5:58]

5 – Thirtyfour (10:00)

[0:00] Un grondement auquel je n'étais plus habitué me fit relever la tête. Tandis que les oiseaux se dispersaient en tout sens et reprenaient possession de la ville, des humains, suivant un processus inverse, se manifestaient avec une ubiquité que je pensais interdite en ces lieux. Quelques véhicules achevaient de donner de la consistance à cette foule éparse qui réinvestissait les rues comme si un barrage venait de tomber en poussière.

[1:09] Quelque peu surpris voire inquiet par cette lente marée humaine, je restai un moment à l'écart pour mieux observer la scène, l'appréhender avant de m'y plonger. Tous ces gens n'avaient rien d'anormal ou de réellement effrayant, à ceci près que je ne pu remarquer aucune interaction entre eux. Ils se croisaient, déambulaient, comme dans une vaste chorégraphie répétée mainte et mainte fois, sans se heurter, mais aussi sans avoir besoin de regarder l'autre. Cette constatation me fit me demander si l'un d'eux pouvait être apte à répondre à une question. En l'occurrence, je songeais à solliciter leur aide pour trouver l'hôtel auquel la clef faisait allusion. Je n'avais pas encore aperçu de plan dans cette ville, et de toute manière la plupart de ces gens ne semblaient guère préoccupés : leurs déplacements rappelaient ceux de certains insectes dont on ne devine s'ils tentent de se rendre quelque part où s'ils tournent en rond, désespérés. Ils n'en étaient cependant qu'encore moins rassurants. La ville semblait avoir parasité une composante de leur âme.

Prenant une grande inspiration, je m'élançai vers l'un des individus et lui montrai le porte-clefs sur lequel figurait l'adresse, non sans m'excuser et m'expliquer rapidement en anglais. Pendant un bref instant, la seule réponse fut le bourdonnement de câbles électriques qui nous observaient paresseusement en surplomb. Finalement, l'homme esquissa quelques gestes avec ses membres supérieurs, et il me sembla comprendre que l'hôtel était assez proche.

[3:00] Sans tarder, hormis pour remercier mon vague interlocuteur, je me mis en chemin dans la direction indiquée. Il me fallait contourner la chapelle ; j'en profitai pour l'examiner un peu plus. À la réflexion, cet endroit était assez plaisant. Le fait d'avoir pu communiquer de manière à peu près normale avec un local supposé m'avait apaisé. Trouvant la première rue à emprunter, je m'y

engageai d'un pas allègre. Même le temps était avec moi : cette après-midi ensoleillée, sur laquelle la matinée aurait dû prendre exemple, me permettait de rechercher tout à loisir les noms et numéros placardés sur les bâtiments. Un bruissement d'ailes dans mon dos interrompit ces pensées. Un des oiseaux – il y en avait eu tant vers la chapelle que je supposais que celui-ci en faisait partie – m'emboîtait le pas, et alors que je le regardais, j'eus l'étrange impression que les passants m'observaient et détournaient promptement, honteusement, le regard, maintenant que je leur faisais face.

[3:52] Le sentiment d'insécurité qui ne m'avait hélas jamais réellement quitté refit surface. La grisaille environnante des constructions reprit le pas sur la clarté du ciel, bien que rien n'avait changé ; rien d'autre que mon état d'esprit, bien entendu. Je hâtai le pas. Tout devint plus bruyant et désordonné autour de moi, notamment hors de mon champ de vision. Bien évidemment, me dépêcher ainsi avait toutes les chances d'attirer encore d'avantage cette attention incompréhensible que même les volatiles, maintenant au nombre approximatif de six, semblaient m'accorder. Mais poussé par cette pression universelle, je ne pu me résoudre à ralentir, bien au contraire.

[4:43] Dans la confusion, mes pérégrinations devenaient plus hasardeuses ; les instructions que l'on m'avait données se brouillaient, même les numéros me semblaient provenir d'une langue inconnue. Cependant, comme je l'avais pressenti, le chemin à parcourir était rudimentaire, et je me trouvai bientôt devant l'hôtel. Passant au plus vite la porte, non sans jeter un dernier regard circulaire derrière moi, je débouchai dans un établissement assez ancien et terne, mais qui me sembla bien entretenu. Je n'avais cependant guère envie de rester là, à examiner le hall : je sentais encore la pression du regard des passants, comme par rémanence tactile, et je me surpris même à craindre que certains ne franchissent à leur tour la porte pour me suivre. Parcourant les couloirs à la hâte, je me jetai sur la serrure de la chambre 34 sans même frapper et entrai.

[5:21] Il n'y avait personne. La chambre, assez spacieuse, contenait quelques effets plus ou moins personnels, mais tout était rigoureusement ordonné, comme si le locataire voulait pouvoir partir rapidement à n'importe quel instant.

Le fait de me retrouver entre quatre murs bien distincts pour la première fois de la journée me conférait un sentiment de sécurité. Aucun inconnu antipathique en vue ; aucun oiseau, même. De plus, pour des raisons sans doute liées à mon ignorance, je considérais la femme aux oiseaux comme une alliée – dans quelle lutte, exactement ? –, et donc ces clefs comme une bénédiction. J'allais enfin pouvoir me reposer un peu. Je confiai à une chaise la sacoche, conservée malgré sa vacuité et me laissai choir sur le lit. Le calme me permit de contempler un moment le plafond défraîchi, le lustre qui y projetait des ombres

en apparence incohérentes, les raies de lumière qui outrepassaient les volets de bois à la peinture écaillée. . . Mon système digestif me fit alors remarquer un petit réfrigérateur qui ronronnait discrètement dans un coin de la pièce. Bien que je ne voulais pas abuser de l'hospitalité que je m'étais accaparée, il se trouvait que je manquais terriblement de nutriments. J'effectuai donc un léger mais salvateur prélèvement dans ces réserves. Mon repas improvisé terminé, je voulu prendre la peine de ranger ce dont je m'étais servi, par respect et peut-être aussi pour ne pas déroger à cet environnement si ordonné. Cependant, je ressentis une fatigue brutale et pesante. Abasourdi par cette faiblesse si soudaine, je me jetai par instinct sur le lit dans l'espoir de récupérer puis de me ressaisir, mais un dernier fragment de lucidité me fit réaliser que cette défaillance était suspecte, trop peu naturelle. Mais il était trop tard. Mes yeux étaient déjà fermés avant que cette dernière pensée ne puisse arriver à son terme.

[7:07] Je crois que je fus pris de panique avant même d'être éveillé. Le silence n'était plus : un crépitement inquiétant résonnait dans les entrailles de l'hôtel, et la rue bouillonnait. Je repoussai ma torpeur et entrepris d'inspecter l'extérieur. Au moment où ma main allait s'imposer à la poignée, je réalisai que je n'avais de toute manière pas à m'éterniser ici, et je rassemblai précipitamment mes affaires.

Sortir de la chambre me plongea dans une stupeur orangée et brûlante : mon regard embrumé ne découvrit que flammes et dévastation. Tentant de rejoindre des escaliers par un couloir encore praticable, je débouchai sur un brasier dans lequel on ne distinguait plus les trous des marches. Pris au piège, mon instinct jeta son dévolu et mon corps sur une fenêtre entrouverte.

[7:44] Je rencontrai douloureusement le sol, tiré par l'énergie cinétique imposée par l'unique étage. Je parvins à m'exempter de toute blessure grave, mais ne pu protéger ma tête comme je l'entendais. Le choc fût suffisamment rude pour me plonger dans un demi-sommeil, moi qui venais de me réveiller. Perdant temporairement la force de me mouvoir, je regardai le ciel, absent. Cette passivité me rendit vulnérable face aux questions qui commençaient à faire surface autour de moi, comme les débris du navire qu'était mon après-midi. Aurais-je pu m'échapper autrement ? Cet incendie était-il un accident ? Pourquoi l'hôtel semblait-il avoir été évacué préalablement ? Qu'en était-il de la soudaine fatigue ressentie plus tôt ? Je n'espérais pas réellement de réponse, mais pensais machinalement.

Je finis par reprendre contenance et me levai péniblement. J'avais atterri dans une ruelle isolée, à l'arrière de l'hôtel. Quelques oiseaux picoraient dans des poubelles oubliées. L'un d'eux, rassasié, s'en alla par une allée perpendiculaire, ce qui me semblait être une bonne idée. Je préférais éviter si possible l'agitation qui régnait sans doute devant l'hôtel. Au bout de l'allée brillait une

rue normale, des inconnus insoucians... Pressé de les rejoindre, je fis défiler ces quelques mètres de pavés sous mes pieds encore meurtris.

[8:56] Mon souhait de sérénité s'avéra utopique. J'ignore si les rescapés déclenchent d'ordinaire ce type de réaction ou si on me suspectait d'avoir causé l'incendie, mais un comité de regards sombres m'accueillit au bout de l'allée. Cette fois-ci, ce n'était pas une impression : personne ne prenait plus la peine de se cacher, et nombreux étaient ceux qui avait au contraire stoppé leurs déplacements, leurs activités, ou que sais-je encore.

C'en était trop. N'écoutant pas même mon courage, je fonçai à l'aveugle, évitant les gens comme des aimants répulsifs. Parfois, titubant, je dû me frayer un chemin entre des piétons savamment mal disposés qui me contemplaient, immobiles. Dans ma détresse, j'aurai juré voir des voitures arrêtées en pleine voie. Seuls les oiseaux continuaient à vivre, battant des ailes pour ne pas plonger, tandis que je courais au risque de chuter à leur place. Il me fallait une voie de sortie, un guide quelconque pour fuir vers ailleurs.

C'est alors que je passai sous l'autoroute.

[9:44] Ce pont m'apporta un sursaut d'espoir. Une artère transportant des gens venant potentiellement d'ailleurs, en amenant la plupart loin de cette ville... Je me sentais irrésistiblement emporté par son courant. Déjà, les regards, comme effrayés par cette brèche, se faisaient plus hésitants et rares. Confiant, je débutai un énième périple. [10:00]

6 – Dim (11:47)

[0:00] Décidé à ne pas dévier de la trajectoire de l'autoroute, je marchais le regard levé vers cette voie fièrement dressée sur une armée de pylônes qui s'évertuaient à la hisser hors du miasme invisible de cette ville. Déjà en partie rongé, j'aspirais à cette liberté dont elle disposait, indépendance qu'elle semblait encline à partager, à condition de la suivre sans fléchir, sans jamais savoir jusqu'où, ni jusqu'à quand. Cela ne me dérangeait nullement, d'autant plus que tout était paradoxalement plus calme, ici. Sans doute les habitants voyaient-ils mon salut comme une pollution visuelle et sonore qui n'adhérait pas assez à leur mode de vie ; un mode de vie qui m'était plutôt apparu comme une forme de mort dans laquelle je ne me laisserai pas m'entraîner.

[1:20] Cette hébétude agissait d'une manière étrange sur mes sens. Je me surpris à ralentir le pas en regardant l'autoroute, une attitude que je réprimai avec agacement, reprenant ma marche de plus belle. [1:40] Je ne pouvais me permettre de fléchir. Déjà, le soleil m'abandonnait et descendait un peu trop humblement de l'autre côté de l'autoroute. L'après-midi s'était envolée pendant que je gisais sur le lit d'hôtel qui n'était pas le mien. La lumière se faisait plus diffuse, mettant en exergue cette poussière intemporelle dont on ignore la provenance et qui n'a nulle destination. [2:01] Déjà, une proportion non négligeable des véhicules parcourant mon fil d'Ariane usaient de leurs phares pour ouvrir notre voie. Ces lumières qui ne les quittaient pas mettaient l'accent sur leur présence, et, d'une étonnante manière, donnaient l'illusion que leur son en gagnait en intensité. Dans un sens, puis dans l'autre, des rugissements distordus de mécanique assoiffée revenaient sur mes pas ou me tiraient vers l'avant. Je me sentais comme accompagné, mais de manière très impersonnelle. Les lampadaires les plus pessimistes offraient leur halo blafard aux rues. Tandis que je m'éloignais de l'épicentre des récents événements, je redevais l'inconnu que j'aurais toujours dû être, et les visages ternes aux alentours ne me frôlaient même plus du regard. Peut-être le manteau du crépuscule m'aidait-il à dissimuler ma non-identité ; dans le doute, je faisais en sorte de m'en envelopper d'autant plus. Quelques néons commerciaux aux couleurs peu probables bien que réelles accordaient quelques reflets colorés aux rues à

défaut de redonner vie à l'intérieur des magasins, depuis longtemps – depuis toujours ? – fermés. La ville muait, et chaque rayon lumineux disparu faisait tomber un peu de grisaille qui dévoilait un bleu-noir nacré. Les teintes orangées, elles, étaient confinées au dessus de ma tête, bloquées horizontalement par la densité des bâtiments, si modestes fussent-ils.

[3:21] Ces bâtiments m'insufflèrent une pointe d'angoisse, car à cet instant je remarquai qu'ils m'entouraient encore à perte de vue. J'étais naufragé en pleine mer sans aucune terre en vue, ni escale envisageable, et bien que le coucher du soleil avait quelque chose de réconfortant, il risquait de m'hypnotiser, après quoi la nuit me trahirait sans la moindre arrière-pensée. Emprunt d'un nouvel afflux de détermination, je convertis cette dernière en vigueur qui filtra jusqu'à mes jambes déjà trop sollicitées aujourd'hui.

[4:01] Je me concentrais sur l'autoroute, tentais de me voir comme une partie d'elle, ce qui m'aurait offert sécurité, grandeur et rapidité. Le vent de début de soirée, plus frais que ses homologues diurnes, sifflait au dessus de la voie, elle-même au dessus de ma tête, entre les grands lampadaires qui allaient bientôt éclairer les véhicules de toutes leurs forces, à l'unanimité, me laissant, moi simple fugitif organique, dans la demi-obscurité mécanisée de la ville. Je ne voyais petit à petit plus que l'autoroute, et ma propre voie qui serpentait paresseusement, oscillant à distance respectable de ma ligne de vie. Tout le reste, de moindre importance, s'effaçait avec modestie.

[4:41] Une voiture finit par jaillir du néant et déterrer l'anxiété que je tentais d'enfouir à grandes enjambées. Je ne compris pas immédiatement comment elle avait accompli cette exhumation, peut-être parce que je craignais de la regarder en face, elle, mais aussi son conducteur : l'inconnu avait manifestement ralenti à ma hauteur – ou largeur, si l'on considère que la route n'a rien de vertical – et me dévisageait sans doute. Craignant pour l'intégrité dudit visage et pour que sais-je encore, je plaçai mon regard dans ce que j'estimais être le droit chemin et avançai de plus belle : personne ne me prendrait ma liberté de fuir, même si j'ignorais si c'était réellement ce à quoi je m'employais.

[5:20] J'avais la conviction que le conducteur ne pourrait continuer ainsi éternellement, qu'il se passerait quelque chose tôt où tard : la lassitude le rattraperait avant moi (bien que je sois à pieds). Confiant, j'accélérai, défiant le véhicule et cette ville qui l'envoyait. Le vent s'insinuait partout sauf en moi, me refusant un souffle dont j'avais cruellement besoin.

Fatigué ou satisfait, le conducteur reprit son allure d'origine, traînant un vrombissement primaire. Loin de vivre ce regain de solitude comme une libération, je l'interprétai comme un mauvais présage ; mais l'effet fut le même, et déjà je m'envolais. Je ne faisais plus qu'un avec tout ce qui défilait à mes côtés. L'autoroute, insensible aux déplacements horizontaux, restait inchangée. Les bâtiments, eux, se moquaient bien de cette harmonie, mais je ne leur prêtais

plus attention. Ils ne pouvaient comprendre mon émancipation, ne pouvaient que la contempler.

[6:00] Une douleur progressive que mon manque d'attention fit passer pour soudaine entreprit de rendre la situation au désordre qui la réclamait. Refusant de laisser m'échapper la moindre bouffée de détermination, je tentai de faire croire à ces difficultés qu'elles ne me concernaient pas. Elles me répondirent en me signalant que déjà mon pas était saccadé, inégal. Mon allure s'apparentait maintenant plus à ces bâtiments que j'ignorais si dédaigneusement quelques secondes auparavant, et je lançais mes dernières forces dans la course pour retenir l'autoroute qui, me trouvant peut-être indigne, menaçait de dériver loin de moi. Mes pieds martelaient la surface de la ville, l'air lacérait ma gorge, et le décor m'abandonnait en silence.

[6:40] Je fus vaincu. Vidé de tout ce que j'avais trop mis à contribution dans ma fuite, je repris une marche rapide que j'avais osé espérer laisser derrière moi. Mais derrière ou devant, qu'importe ? Car à cet instant, je réalisai que je n'étais même pas certain d'avoir avancé. Pas relativement à la ville, en tout cas. Tout n'était encore qu'habitations, avec leurs habitants potentiels. Comme pour me rappeler que je n'avais pas quitté ce qui s'apparentait à leur territoire, quelques spécimens de ces éternels oiseaux d'ébène me survolaient en produisant à eux seuls parfois plus de bruit que le tout le reste. Ils célébraient la fin du règne solaire ; l'air embrassait leur couleur pour mieux les porter, et ils riaient de moi, mais sans doute avec une certaine compassion, me disais-je.

[7:20] Les oiseaux partirent au loin, leur chant oscillant dans le néant. Ils ne laissaient derrière eux que la pénombre, comme en hommage égocentrique à leur plumage. La nuit avait achevé sa chute et n'était pas prête de se lever. Fatigué et étrangement fasciné par cet ectoplasme urbain, ces maisons dépareillées dont la plupart étaient trop timides pour éclairer ne serait-ce qu'une fenêtre, je m'accordai quelques secondes pour regarder autour de moi. Je retrouvai une certaine liberté visuelle, mais pouvais-je me permettre d'en faire usage ? Déjà, je ressentais une présence de plus en plus oppressante – par le nombre ? La proximité ? –, qui me convainquit de poursuivre mon voyage. Trop tard, sans doute : des pas firent écho aux miens, un écho ferme et mat profanant cette nuit qui semblait aspirait au vide.

[8:00] L'écho se fit multiple. Masqué par le noir, le son passait pour omniprésent. Mon souffle cherchait à s'accélérer, mais je le retenais partiellement, pour mieux entendre et moins être entendu. Regardant derrière, devant, perdant un instant ces précieux repères, je voyais du mouvement partout malgré l'uniformité des couleurs.

[8:20] J'aurais aimé me tromper. Des individus se détachèrent des ruelles, des coins et de tout ce qui peut produire de l'obscurité. Ils avançaient avec lenteur, exposant leurs flancs aux rares sources de lumière envi-

ronnantes. Leurs surfaces horizontales luisaient étrangement sous l'égide de quelques gouttes de pluie envoyées par des nuages camouflés par l'heure tardive. De leur visage, je ne distinguais qu'un ensemble de creux béants, imperméables à tout éclairage, et quelques reliefs indistincts. L'ondée nocturne m'éveilla, me sauvant de la pétrification. Pivotant plus ou moins adroitement, j'évaluai le nombre et la répartition des supposés antagonistes, cherchant, sinon une brèche, au moins une fissure.

[9:01] Au moment où je m'élançai, ils firent de même à leur façon. S'invectivant les uns les autres, ils fendaient stratégiquement les ombres pour me couper chaque voie de sortie. Évitant tout contact physique, je faisais volte-face si fréquemment qu'il me semblait valser sur le béton, suivant une spirale brouillée par la pluie renaissante et ces jeux d'ombres qui ne m'amusaient guère. Un homme entra dans mon tourbillon ; je le repoussai en me débattant, inefficacement, et sans grande incidence : deux autres étaient derrière moi, vingt peut-être, mais surtout, un objet s'abattit sur mon crane, me projetant au milieu de pieds et de flaques.

[9:42] Mon incompréhension était à son paroxysme. Résigné par la force, je ne pouvais que regarder l'étendue du sol humide qui, foulé négligemment par mes agresseurs, esquissait tant bien que mal une vaste aquarelle bariolée par les néons des alentours. Quelques coups supplémentaires achevèrent de m'intégrer à cette œuvre. Je perdis rapidement la capacité et jusqu'à l'envie de me relever. L'emprise de ma détermination se relâchait sur tout : l'autoroute m'abandonnait, son bruit masqué par les événements et les lumières multicolores ; les véhicules partaient hors d'ici sans m'attendre, lassés. Je ne savais pas si les coups avaient cessé ou si j'avais perdu la faculté de les recenser avec précision : je parvins juste à reconnaître l'étreinte étouffante de liens sur mes poignets.

[10:24] Mes sens me quittaient un par un. Les répliques précipitées des inconnus qui s'organisaient me parvinrent comme des murmures. Un éloignement soudain du sol m'avertit que l'on me transportait. Je tentai de profiter de ce nouveau point de vue pour mieux déchiffrer la dernière scène de ce chapitre, rassemblant mes dernières volontés de concentration. Le sinistre groupe migrait à l'unisson, sa tâche achevée. Je me sentais comme emporté de force au sein d'une nuée d'oiseaux. Je ne tentais même pas d'appeler au secours. Je n'en étais peut-être même plus capable, et craignais que cela ne me fasse sombrer d'avantage. Je me passerai de faire connaissance avec ce qui pouvait bien faire office de secours dans cette ville damnée.

Seule ma vue répondait encore à mes appels fébriles. Tentant de remplir le rôle des sens endormis, elle retranscrivait en éclairs sonores doux et réguliers les pluies chatoyantes et régulières des néons. Bientôt, ces images s'estompèrent. Peut-être y avait-il également moins de néons, maintenant... Mes yeux étaient-ils

encore ouverts ? Ces derniers éclats n'étaient peut-être que les étoiles cachées derrière mes paupières. . . J'aurais dû prendre le temps d'apprendre à les reconnaître.

Après mes sens, ce fut au tour de ma pensée de capituler.

Elle s'évanouit. Sans vraiment m'avertir.

Pendant un bref instant, il ne resta plus rien. [11:47]

7 – Dark City, Dead Man (15:49)

[0:00] Je repris conscience accompagné par d'étranges gargouillis sourds, pulsations humides avec lesquelles commençait à s'accorder mon cœur. La vie inondait de nouveau mes membres, jusqu'à ma tête endolorie, par laquelle s'échappait un mince filet de sang qui hésitait à coaguler.

[0:12] On avait disposé de moi dans un débarra souterrain, peut-être une cave : j'ignorais si une telle pièce avait un nom. Des pierres anguleuses et rêches m'entouraient, parcourues par une tuyauterie ample qui rampait partout, comme pour imiter les blattes dont il n'était pas difficile de trouver ici de nombreux spécimens. Tout ce qui ne pouvait pas rouiller moisissait, et inversement. Je partageais cet endroit avec quelques résidus de meubles et autres objets délaissés. Ici était entassé ce dont on ne voulait pas, ce que l'on cachait pour catalyser l'oubli, et j'étais de ces choses-là.

[0:45] On avait tout de même pris la peine de me donner un peu de lumière, comme pour me permettre de mieux réaliser que j'avais été jeté dans un sous-sol sordide. Une ampoule grésillait derrière une coque de plastique brumeux. Par instants, elle faiblissait, et tout disparaissait autour de moi pendant une fraction de seconde : je n'étais pas le seul à fatiguer.

J'étais assez serein car un signe déjouait la thèse de l'enfermement : l'unique porte était largement ouverte. Je redressai péniblement mon corps meurtri [1:12] et avançai à pas prudents. En atteignant la porte, je constatai qu'elle semblait avoir été forcée. M'était-on venu en aide ? Après tout, cette dégradation pouvait très bien remonter à plusieurs années en arrière, par analogie avec l'état de tout ce que je voyais ici. . . Au moment de quitter ma prison ouverte, j'eus la sensation d'oublier quelque chose. Intrigué, je finis par réaliser qu'un léger poids s'était envolé de mes épaules : la sacoche avait disparu. Ma fuite n'en sera que plus aisée, me dis-je pour me consoler de la perte de mon unique accessoire.

Au-delà de la porte inapte s'étendait à l'infini le noir complet d'un couloir. À en juger par l'infime partie que je distinguais grâce à la lampe hésitante de ma cellule, le couloir n'était guère plus engageant que ce que je laissais derrière moi. Cherchant à tâtons un interrupteur, je ne rencontrai que les aspérités

âcres des murs. Je dû me résoudre à avancer à l'instinct, sondant les parois d'autant plus assidûment. Négociant un virage en silence pour ne pas alerter ceux qui se croyaient peut-être mes ravisseurs, j'exposai un nouvel horizon à mes yeux noyés dans l'obscurité. Non loin se dressait une vieille porte née de l'association improbable de planches inégales. Des interstices noueux laissaient entrevoir les lueurs blafardes, mais délicieusement extérieures, de la rue. Sans grande hésitation, je poussai silencieusement le loquet et m'offris à l'air de la nuit.

[2:16] La rue était aussi triste que dans mes récents souvenirs, mais cette fois-ci, à la lumière de la liberté retrouvée, le bitume granuleux et les flaques luisantes, insondables, m'apparurent comme une vaste plaine au lever du soleil. Une voiture éclaira la pluie fine et morose, projetant des rideaux de gouttelettes orangées devant mes rétines. Pendant un instant, je contemplai ce décor dont certains détails me fascinaient maintenant, et laissai de côté mon désir de fuite. Les quelques nuages, tâches grises étonnamment uniformes, laissaient affablement entrevoir une proportion respectable de la lune. Cette dernière, en revanche, était irrégulière et cabossée, mais ne s'en harmonisait que mieux avec les volumes usés de la ville. Le trottoir se déroulait au gré des lampadaires, du néant jusqu'au seul piéton que j'étais. Ce lieu m'incitait à le respirer, à le contempler, mais m'invitait aussi à avancer. D'autres choses m'attendaient peut-être. La réalité, pour commencer : [3:14] où étais-je ? Bien sûr, il y avait bien longtemps que j'avais abandonné l'idée de trouver une vraie réponse à cette question, mais j'avais perdu, avec l'agression, une certaine logique interne que je m'étais forgée. Et ceux qui n'avaient pas besoin de ces artifices, ceux qui habitaient ces lieux, n'étaient pas loin derrière moi, voire de tout côté.

[3:28] Cela recommença : j'avais trop goûté à la solitude, et des sons parasites percutèrent la nuit de plein fouet : une porte franchie et refermée avec une hâte furibonde, des pas grouillants lourdement, un moteur que l'on tirait d'un sommeil de plomb. [3:42] Les voix des acteurs achevèrent de me pousser vers la sortie. Filant à travers l'ombre que je trouvais soudainement trop rare, je sentais s'abattre sur moi la grêle glaçante d'interjections, d'ordres et d'appels inintelligibles que s'adressaient mes assaillants. En un terrible instant, tout cela sembla plus proche, et la tension fut ponctuée d'un coup de feu qui perfora le silence déjà mis à mal. Étais-je visé ? Peut-être ne jouais-je aucun rôle dans le conflit invisible qui se déroulait là d'où je m'échappais. Je ne devais cet optimisme qu'à la panique qui m'empêchait de dresser des raisonnements dignes d'être consultés. J'avais l'impression soudaine que toute attention se tournait vers moi : l'attention de gens invisibles, d'objets... Je ne voulais surtout pas songer à celle, terrible sans double, de mes poursuivants. Je courais pour moins penser, recentrant mes forces sur mes fonctions mo-

trices. Mon mouvement rendait la pluie battante. Si paisible il y a peu, elle s'opposait maintenant à moi. La ville avait fini de se reposer ; j'étais happé par des remous démesurés. [4:38] J'entendais des véhicules aller et venir, mais surtout venir : dans ma détresse narcissique, je m'imaginai que tout se rapprochait de moi, dans une course orbitale laissant craindre la collision au bout du tourbillon. Je m'efforçais de garder mes distances avec toute cette agitation, mais chaque seconde faisait naître un peu plus de circulation, et les plaintes motorisées me signalaient involontairement à quel point le danger – ou ce qui y ressemblait – était partout.

[5:00] Les voix tonitruantes se rapprochèrent, comme soudainement projetées en avant. Puisant dans ma peur à défaut d'avoir encore de l'énergie, je luttai contre les éléments gris et artificiels. De même que j'avais le sentiment de revivre constamment cette situation de fuite, la ville monotone et trop peu familière cherchait à m'imposer une sensation d'immobilité, voire de retour en arrière. Je ne pouvais me laisser abattre. Je savais que le salut était quelque part, enfoui dans ce dédale hostile. J'étais décidé à retrouver l'autoroute. Je me plaisais à me dire que cela avait un certain sens, et je ne voulais pas remettre cette idée en question. De toute évidence, le reste, lui, ne m'avait encore rien montré de sensé.

Les autres m'avaient rattrapé vocalement, et la vue n'allait pas tarder à suivre. Perdant foi en la course, je décidai de changer de stratégie et confiai ma frêle existence à un passage où s'entassaient ordures et cartons. Terré derrière cet abri de fortune, j'entendis défiler les troupes infernales. Ma vie fut en suspend. Tous passèrent sans entendre la respiration que je retenais, ni quoi que ce soit d'autre. Pas rassuré pour autant, je réintégrai prudemment la rue. Je savais dorénavant que la liberté telle qu'on pouvait la rêver restait encore à définir dans cette ville. Elle m'emprisonnait à sa manière, sans barrières : rien qu'une étendue labyrinthique érigée pour me donner une illusion de liberté. Je n'étais plus dupe, ne suivais plus ses règles, et elle cherchait à me le faire regretter.

[6:10] Une sirène déchira le tissu de la nuit en cet instant, me tirant brièvement de mes pensées pour finalement m'y replonger de plus belle, m'empoignant par les entrailles qui tentaient encore de se remettre de ma course. Les gouttes de pluie semblèrent geler à mon contact tant ce cri d'agonie m'inquiétait. Je n'aurais su dire pourquoi. J'avais développé une peur, que j'espérais irrationnelle, à l'encontre de tout ce que cette ville pouvait enfanter. Je restai un moment tétanisé, écoutant malgré moi le glas que la ville sonnait pour inviter le vide et l'obscurité à assister à ma traque.

[6:39] Forçant l'arrivée du dégel, j'ébauchai la suite de mon pèlerinage. Au gré de mes intuitions, je suivais les rues plus ou moins convaincantes que le hasard et mes décisions précédentes plaçaient devant moi. Déviant le moins

possible de ma trajectoire que j'espérais pertinente, je dépassais des enchevêtrements de non-existence, bien décidé à ne jamais me retourner.

À l'uniformité visuelle, la sirène ajoutait une uniformité sonore, enveloppant toute chose et toute pensée dans son étreinte inflexible bien qu'immatérielle. Certaines sirènes cherchent à attirer leurs proies par la voix ; d'autres, ironiquement, contribuent à les faire fuir. Si je continuais ainsi, cherchant ce qui ressemblait à de grands axes perçant les défenses de la ville, je finirai par trouver ma voie de sortie. Quelques panneaux, de plus en plus insistants, faisaient mine de m'aider, mais leurs informations m'étaient inexploitablement obscures à plusieurs égards, et je ne voulais me fier qu'à moi-même.

J'avais un certain besoin de calme, chose que la ville se faisait une joie de me refuser. J'espérais le trouver à chaque coin de rue, sans vraiment savoir sous quelle forme. Faire le point, éclaircir le peu d'idées que l'on m'avait laissées, tout en avançant. Surtout, rester lucide.

[7:36] On m'entendit malgré le vacarme et la sirène m'accorda la trêve demandée. Rendu plus inquiétant encore par sa soudaineté, le silence prit place avant la tempête qui s'abattait pourtant déjà sur moi. Des répliques plus persistantes, moins magnanimes, refusaient d'entendre raison et répandaient une rumeur fantomatique qui résonnait dans chaque ruelle, jusque dans ma tête. Sous les flaques spectrales, ces lieux m'apparaissaient impropres à la vie, et surtout à la mienne. Un feu de signalisation arborait tristement ses couleurs, sans aucun public pour en apprécier la sémantique. Tout risquait de basculer comme cette lumière allait virer du vert au sang.

[8:05] La sirène resurgit de l'enfer, mobilisant sa meute avec le timbre d'un loup qui refusait d'agoniser seul. Ce loup qui n'avait sans doute jamais eu l'occasion de contempler l'ombre d'un arbre – un vrai arbre, pas ces ponctions homéopathiques qu'affiche cette ville pour leurrer ses victimes – brouillait l'air de son appel lugubre. Chaque goutte de pluie éclatait avec un son sourd. Je remarquai cependant une certaine retenue. Les bruits semblaient étouffés, comme si on attendait qu'une dernière barrière tombe pour mieux me dévorer.

[8:34] Et voilà : plus lancinante que jamais, la plainte s'imposa de tout son éclat. La ville pleurait, ne voulait pas que je la quitte. Elle ne céderait plus rien ; ses larmes allaient me hanter, tenter de me retenir. Un processus apocalyptique était en marche, et j'étais le seul à vouloir l'arrêter. . . Mais aussi le seul à ne pas en avoir le pouvoir. Tout ce que je pouvais espérer, c'était disparaître pour que la ville s'écroule sans moi. Il ne me restait sans doute que peu de temps. Épuisé, je poussais ma carcasse détremnée droit devant, conservant jalousement une lueur d'espoir qu'aucune tempête ne pouvait éteindre.

[9:02] La flamme qui frémissait en moi, assaillie par la pluie et l'inconnu, réagissait à mon environnement. Chaque impression de déjà-vu l'aidait à se redresser, à brûler plus fort pour consumer ma peur. Or, dans ces dernières

rues traversées, sa vigueur dépassait mon entendement. Avais-je visité cet endroit plus tôt dans la journée ? Soudain, je remarquai un détail. Le stimulus n'était pas visuel, mais auditif : un bruit de vitesse lourde, brute et fluide à la fois. Remontant à la source, gravissant les mètres de plat, je permis bientôt à l'autoroute de faire son retour dans mon champ de vision.

[9:31] Plus majestueuse encore que dans ma mémoire, elle m'invitait à la suivre, mais en gardant mes distances, comme le long d'un fleuve dont le flux agité pouvait engloutir un homme avant même qu'il n'ait le temps de déplorer la perte de son équilibre. Tout comme les fleuves mènent à la mer, cette route devait se jeter dans une terre nouvelle. Inondée par une pluie égarée qui, elle, ne trouverait jamais son fleuve, les voies jumelles et pourtant si disjointes reflétaient d'avantage les ombres des lampadaires que leur lumière.

La lumière. Je ne pouvais pas me laisser éblouir comme cela, à la vue de tous. Je devais disparaître aux yeux des habitants avant de pouvoir prétendre disparaître de cette ville. Ne pas laisser quiconque noyer cet espoir, si trouble soit-il sous la fine couche d'eau criblée par elle-même. Me faulant lourdement à travers les faisceaux sinueux, je cherchais à me fondre dans la moindre tâche d'obscurité, comme y parvenaient si bien le trottoir et tout ce qu'on aurait dû y trouver. Ces objets disparaissaient, presque à leur insu, de la vue, des pensées des gens. Tous les oubliaient dans cette nuit où seul moi, qui mettait pourtant tant d'efforts dans une tentative d'évanouissement, semblait encore exister. Les nuages étaient de mon côté, censurant les étoiles comme pour donner au ciel l'apparence d'une voûte de plein jour, quoiqu'un peu sombre. En émanait une sensation de vie me rappelant que le soleil était là, quelque part. Il s'était juste caché tout en continuant sa course effrénée.

Courir. M'étais-je arrêté ? Plutôt que de perdre du temps à chercher une réponse à ma question – d'autres *me* cherchaient –, je fis en sorte de ne plus jamais avoir à me la poser et mis mes jambes une fois de plus à l'épreuve. Dans les recoins du décor, la ville reprenait vie pour reprendre la mienne. Par une réaction immunitaire contre ma fuite le long de son artère, elle invoquait des silhouettes inquiétantes pour empêcher ma perte. Il était vrai que la sirène (*les sirènes ? Les sons semblaient venir de partout*) était encore présente, galvanisant les créatures qui se terraient dans les profondeurs des rues. Plus diffuse, cependant, ce n'était plus qu'une base insidieuse cherchant à me déstabiliser, à me mettre à la merci de ses sbires. On me barrait des routes, on tirait un trait sur des excroissances grotesques de mon espoir. Certains s'aventuraient jusque sur le rebord de l'autoroute, comme pour m'en dégoûter ; étranges monolithes humains prêts à s'écrouler sur les voies maintenant désertes pourvu que cela me retienne. Dans une atmosphère macabre, des clones sans visage ni âme faisaient corps avec la ville tandis que je perdais l'esprit. Surtout, ne pas me laisser impressionner. Pas même si des voitures venaient à...

[11:26] Des voitures?! Je n'avais rien inventé ; mes pensées avaient vu et parlé pour moi. La ville rugissait de toute part. Terrifié, je vis mes perspectives se réduire sous tous les angles. Les bâtiments se repliaient derrière des murailles de phares agressifs et redondants. Un cortège hurlant tentait de m'enserrer et ne m'accompagnerait que jusqu'à la mort. J'entrevis le souvenir fugace mais non moins douloureux de ma capture passée. Je ne pouvais abandonner une nouvelle fois. Leurs carcasse métalliques les rendaient intouchables, mais il devait y avoir une faille... Les ruelles. Aucun véhicule ne pourrait décentement m'y suivre. Mais les habitants m'y avaient précédé. La mort suintait de chaque pore urbain. N'ayant d'autre choix que d'ignorer tout obstacle, je m'engageai au hasard des rues, bousculant parfois des hommes, des poubelles, d'étranges amalgames hybrides jaillissant de la nuit. Une seule chose conservait une forme claire et cohérente dans mon esprit : je devais garder le cap de l'autoroute, même si celle-ci échappait de temps à autre à ma vue. Rien ne pourrait finir sans elle. Je ne pouvais me permettre de laisser la situation me submerger. Relevant la tête comme pour reprendre mon souffle en brisant la surface de toute cette confusion, j'essayai d'y voir plus clair. J'étais peut-être déjà mort sans le savoir, mais je refusais l'inhumation. J'étais maintenant dans un terrain plus vague que jamais, bordé d'arbres décharnés incapables de fuir et d'hommes tissant un filet dans lequel je risquais de me jeter à chaque pas. Derrière moi, les véhicules déchargeaient leurs occupants. Aucun retour possible. À travers le piège que l'on me tendait, le phare multiple et régulier de l'éclairage autoroutier rayonnait. Sentant la situation empirer à chaque instant, j'entamai une charge résolue malgré la peur qui faisait rage en moi. Ma mâchoire tremblait, répondant aux signaux maintenant aberrants d'un corps exténué. Je n'avais qu'à défoncer cette palissade d'humains relativement passifs. Mes membres, mes organes, y parviendraient sans doute ; cela risquait d'être la dernière tâche que je leur confirai. Déjà, ils s'y attelaient avec ferveur, et l'ennemi apparaissait plus clairement. Seul l'impact, au singulier ou au pluriel, se faisait encore attendre, mais je ne peux pas dire que je lui en voulais.

Le mur mouvant qui me séparait de la liberté se renforça localement, mais j'étais prêt. Je traversai une tempête de bras dans laquelle flottaient sans doute quelques armes égarées. Des lames de vent érodèrent mes strates supérieures, le tonnerre s'abattit sur moi ; [13:17] la nuée humaine me vomit à contrecœur, prise d'un haut-le-cœur tant je me débattais. Sans m'accorder le temps ou le courage de vérifier mon intégrité physique – la seule qu'il me restait, mon mental ayant déjà trop souffert –, je m'éloignai à la hâte, vacillant sur cette mer agitée faite de béton et de douleur. Je me savais encore loin d'être tiré d'affaire.

Soudain, des répliques du récent orage éclatèrent : les derniers arrivants, pa-

rachutés par les voitures, faisaient feu à travers le terrain vague. Ne me retournant qu'un instant, j'absorbai malgré moi par mes yeux écarquillés d'horreur des gerbes de sang alors que les premières lignes s'écroulaient sous les balles, sacrifiées pour avoir barré leur route. Tâché d'une hémoglobine à laquelle la nuit imposait – et c'était sans doute mieux ainsi – la couleur de l'encre, je filai entre deux immeubles avant que les derniers de ces malheureux ne finissent de me servir de bouclier. Les survivants ne montraient aucun signe d'étonnement et m'emboîtaient déjà le pas.

Il était hors de question que quoi que ce soit se termine ainsi. Les bâtiments se faisaient plus rares, la ville semblait s'évanouir. En avais-je enfin atteint la lisière? Les bêtes demeuraient, mais ce problème était secondaire : la terre libre m'appelait.

D'un rythme entaché par l'effort, sous la pluie qui martelait une tôle invisible dans un vacarme assourdissant, toujours poursuivi par la sirène de fond qui tenait avec fureur sa promesse de ne plus sortir de ma tête, des larmes cristallisant toutes les émotions de ce monde ruisselant dans l'air glacé, je forçai la route à disparaître derrière moi et à retarder ceux qui s'y trouvaient encore. La proximité m'autorisait à mieux discerner ce qui m'attendait, ce que j'attendais, et quelque chose m'interpella : tout semblait vide, trop vide. Les habitations n'étaient pas les seuls à disparaître avec la ville. Toute forme, toute vie s'évanouissait ; seule la terre sombre et humide survivait à la fuite.

L'autoroute.

L'autoroute s'arrêtait. Sans explication, sans perspective aucune. Elle s'arrêtait, rejetée par le vide extérieur. Rien ne bravait par son existence ces terres désolées. Je n'avais aspiré qu'au néant absolu depuis mon éveil.

Une portière claqua. Abasourdi, je reconnus la femme aux oiseaux, une arme à la main. Dans une tentative prématurée pour vider mon esprit face à l'inévitable, je me laissai tomber à genoux [15:16] face au désert et [15:17] fermai les yeux [15:18,5] avant les derniers coups de feu. [15:19,75]

*

Il disparu avant même de toucher le sol, un sol qui se dissolut alors dans l'air. L'air, à son tour, n'ayant plus de raison d'exister, ne fut plus. Le temps qui avait été imparti à toutes ces choses, à tous ces gens, était épuisé, révolu. Ce monde devra attendre qu'une entité supérieure le fasse renaître. Peut-être sera-t-il alors très différent ; peut-être *les choses* seront-elles différentes. Un nouveau monde éphémère qui sommeille en l'un de nous et que nul ne pourra retenir. [15:49]

Après-propos

Je voulais dire certaines choses après ce récit. Tout d'abord, merci à ceux qui ont tenu jusqu'ici. Ensuite, concernant le sujet de l'histoire : je n'avais pas d'idées très précises lorsque j'ai commencé mon brouillon. Je m'étais simplement fixé les règles déjà évoquées, c'est à dire de me laisser porter par les événements plutôt que de les imposer. Assez rapidement, il m'est apparu que tout cela pouvait représenter le côté éphémère de l'écoute d'un album : j'ai toujours été triste de constater qu'un disque arrivait inmanquablement à sa fin. C'est une sorte d'aperçu accéléré d'une vie humaine, et quoi que l'on s'imagine, cela ne dure qu'un temps. Suivant cette idée, le personnage devait apparaître avec la musique et donc n'avoir pratiquement pas d'antécédents. Ainsi, je me suis interdit de faire référence à des événements antérieurs au récit, puisqu'a priori l'homme naît au début du texte, avec uniquement des connaissances de base qui le guideront le long de son périple (le « back » dans le titre de la piste 3 m'a posé quelques problèmes, d'ailleurs). En résulte un personnage assez flou, qui pourrait même être une femme à quelques accords près.

Un problème majeur est que ce projet s'est étalé sur deux mois (en comptant la relecture), soit bien plus que je ne l'avais prévu. La principale conséquence est que ma vision du récit, du rythme à adopter, et du projet lui-même a quelque peu évolué entre temps, et ce parfois sans que j'en sois conscient.

J'ai pu constater que les scènes d'actions n'étaient pas mon fort ; j'avais parfois l'impression de me forcer. Certains passages vous auront peut-être également semblé répétitifs, et je m'en excuse. Tout cela est dû aux amples oscillations de mes capacités imaginatives. Le lecteur attentif se sera peut-être aussi rendu compte que quelques termes et expressions proviennent tout droit de mes études d'informatique, et que certaines sensations du protagoniste face à la société ne sont pas sans rappeler ma propre attitude. Ce n'est que partiellement volontaire.

Enfin, concernant l'album lui-même, je l'ai choisi (ou plutôt, il m'a inspiré ce projet qui ne m'avait pas effleuré l'esprit avant) pour plusieurs raisons : les paroles sont souvent inintelligibles, il y a une grande variété d'atmosphères (ils sont allés jusqu'à utiliser un banjo, à un moment ! Et un gars extérieur au groupe a programmé une boucle électronique), et je le trouve excellent. Le

début de « Dim », en particulier, me rend assez dingue, de même que la toute fin de l'album. D'ailleurs, j'avais peur que les écoutes répétées nécessaires à la rédaction de la nouvelle ne me lassent, mais je me suis au contraire d'autant plus attaché à ce disque, que j'ai appris à mieux connaître. Désolé, il n'est pas très accessible ; moi-même, pour véritablement apprécier ce groupe, il m'a fallu faire des écoutes dans le noir, avant de m'endormir, en fermant les yeux. Difficile de lire une nouvelle dans ces conditions, je vous l'accorde.

D'après ce que j'ai pu lire sur Internet, l'album a été inspiré par un livre dont le héros possède la malformation appelée « bec de lièvre » et qui arrive dans une ville d'Afrique du Sud. Le groupe a plus généralement parlé de la « solitude masculine », et un clip vidéo pour « Back to Chapel Town » rentre également dans cet esprit, avec en prime de la méfiance et de l'animosité de la part des gens croisés par le personnage. Notez que je ne savais rien de tout cela lorsque j'ai commencé la rédaction. Je trouve assez amusant que les ambiances m'aient inspiré quelque chose de similaire sans trop me restreindre ; c'est ce que je recherchais. Soit dit en passant, je trouve que la fin du récit rappelle vaguement celle du film « The Truman Show », que j'ai vu cet été.

Voilà, je crois que c'est à peu près tout. Avant une prochaine fois, peut-être...

Alice